Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 14

Artikel: Pauvre maman !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207712

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après le long et rigoureux hiver de 1890-1891 et un printemps qui ne fut que la continuation de cette froide saison, un vigneron voyant enfin pousser quelques feuilles dit sentencieusement :

« La vigne n'irait pas seulement tant mal s'il y avait du raisin ! »

BOUM !

Les journaux n'en ont rien dit; dans le public, on n'en parle guère. Pourquoi ? On ne sait pas.

L'autre soir, un jeune homme, accoudé à la fenêtre de sa mansarde, fumait, rêveur, sa cigarette.

Dans ces rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Quand on étend les bras et que l'on a baillé,
Oh ! qu'une « cigarette » est une bonne chose !

Soudain, on entend au loin les accords d'une fanfare. Les sons deviennent de plus en plus forts. La fanfare s'approche; la voici au tournant de la rue ; puis dans celle-ci.

Le jeune homme, curieux, s'avance jusqu'au bord du toit. Le chêneau sur lequel il s'appuie *cède*, et, crac ! voilà le malheureux dans le vide.

Personne n'a rien vu ; tous les regards sont à la fanfare.

Une ombre qui passe, un coup de canon, mille cris d'effroi. Désarroi général. Les cuivres sont muets.

La foule s'amasse ; à toutes les fenêtres, une, deux, trois têtes étagées. Les agents de ville accourent.

Et le jeune homme, la cigarette aux lèvres, se relève, rajuste ses cheveux et ses vêtements en désordre, regarde d'un air étonné tous les visages anxieux qui l'entourent.

« Eh bien, quoi ?... Qu'y a-t-il ?... Que voulez-vous ?... »

Le veinard ! Il était tombé sur la grosse caisse. Et c'était elle, la pauvre grosse caisse éventrée, la seule victime de l'accident.

En avant la musique, tout de même !

Bonne réception. — Un ténor, à la voix mal assurée, débutait il y a quelques mois sur une de nos scènes suisses.

On donnait le *Pré-aux-Clercs*. Le ténor venait de lancer le premier vers du récitatif bien connu :

J'arrive donc enfin dans cette ville immense.

A ce moment, une voix part du paradis :

« Tu n'y resteras pas longtemps, mon gaillard ! »

CHANGEMENT DE SAISON

Ah ! maris, qui tremblez à chaque saison nouvelle d'entendre madame frapper à la porte de votre cabinet de travail :

— Dis-moi, mon chéri, je viens de voir madame un tel, elle avait une robe et un chapeau qui lui allaient à ravir.

— Ah ! vraiment !... Et qu'en dit son mari ?...

— Je ne sais pas... D'ailleurs, il en doit être très heureux, car tout le monde lui fait sans doute compliment sur la grâce de sa femme... Mais, pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour rien, pour rien, mon amie.

— Il est bien certain qu'à toi on ne te fera pas compliment sur ma toilette, car ma robe et mon chapeau ne sont plus du tout à la mode.

— Tu exagères... Ils te séent très bien, au contraire. Il est vrai qu'à toi tout va bien... Oh ! ne proteste pas ; c'est juste.

— Oui ou non, cela n'empêche que la mode est la mode et qu'une femme qui a tant soit peu d'amour-propre ne peut la méconnaître.

— Oh ! la mode !... la mode !... C'est votre grand mot, à vous autres, femmes. Après ça, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer.

— Eh bien oui, d'accord, c'est notre grand mot, comme vous, la... politique !... Qu'elle a bon dos, la... politique !

— Mais, ma chère, ne nous écartons pas du sujet. La mode, dont vous suivez docilement, aveuglément les arrêts, quels qu'ils soient, sais-tu qui la crée et comment ? Sais-tu à quel occulte mot d'ordre obéit la moitié du genre humain qui pourrait être toujours la plus belle ?

Ce sont les magasins de nouveautés de Paris qui sont les créateurs de la mode, et tu devines leur mobile, n'est-ce pas ?

Tiens, un couturier vient de créer une toilette pour une dame réputée élégante. Si la toilette est heureuse, elle se répandra dans le monde de cette personne ; les grands concurrents du couturier la copieront ; les riches étrangères qui passent à Paris en commanderont de semblables pour les inaugurer à leur tour dans la bonne société de leur pays ; puis viendront les journaux de mode qui décriront la toilette et la feront ainsi connaître à leurs abonnées.

Mais jusque-là la mode nouvelle n'est pas sortie d'un cercle très limité. C'est alors qu'interviennent les magasins de nouveautés.

Si cette toilette nouvelle peut être copiée économiquement, si elle est faite d'une étoffe qu'on peut imiter à bas prix, les grands magasins de nouveautés, puissamment outillés et disposant de capitaux importants, s'en emparent aussitôt. Ils demandent à leurs fabricants de leur livrer d'énormes quantités d'une étoffe simulant celle dont le couturier a fait usage, à la condition qu'elle coûte quatre ou cinq fois meilleur marché.

Une fois l'étoffe livrée, les magasins de nouveautés font établir des quantités de costumes sur le patron du couturier et les mettent en vente à des prix modiques. La création du couturier est à la portée de toutes les bourses, la mode nouvelle a conquis droit de cité.

Mais en même temps que la mode courante se crée, la mode initiale perd sa raison de subsister. En effet, dès qu'une création récente a pénétré dans le domaine public, les vraies élégantes, les « pures », comme on dit, se croient obligées de ne la plus porter. Tel fut, par exemple, jadis le sort des velours ciselés.

Un des plus importants couturiers de Paris avait tenté de remettre au goût du jour, en la modifiant, une étoffe ancienne, le velours de Gênes, qui était tombé en désuétude. Le velours de Gênes transformé était devenu le velours ciselé. L'étoffe ainsi rénovée fit florès dans les salons.

Immédiatement, les magasins de nouveautés s'en emparèrent, en firent fabriquer d'immenses quantités, et livrèrent à leurs clientes des confections en velours ciselé à des prix fabuleux de bon marché. Comme on le pense, les dames du *high life* ne voulurent plus entendre parler de cette étoffe.

Et voilà, ce qu'est la mode, la capricieuse et tyrannique mode.

— Bravo ! mon cher, quelle éloquence ! Que ne t'es-tu fait avocat ! Mais tout ceci...

— Tout ceci est parfaitement exact, je ne l'invente nullement ; je l'ai lu autrefois dans le *Temps*, de Paris.

— Oui, c'est très bien, mais les temps ont changé.

— A mon tour de crier : bravo ! Tu fais des mots, maintenant.

— Alors ?...

. . . . . .

— Alors... voici deux cents francs, ma chère amie, afin qu'on puisse me faire aussi compliment sur ta grâce, ton élégance, ta jeunesse invincible.

— Merci, mon ami (Madame embrasse son mari.) Oh ! que tu es bon !

— N'est-ce pas ?...

FORTES TÊTES

Les phrénologues ne sont pas encore d'accord sur ceci : y a-t-il rapport entre l'intelligence et la dimension du crâne ? Un grand crâne est-il nécessairement l'indice d'une grande intelligence et vice-versa ?

On a discuté, par exemple, touchant le crâne du célèbre philosophe Descarte et que d'aucuns prétendent de petite dimension. D'autres, en revanche, estiment que ce crâne, qui mesure 1,700 centimètres cubes est supérieur de 150 centimètres à la moyenne des crânes français contemporains, qui est de 1,550 centimètres cubes.

Dans la collection de crânes célèbres, connue sous le nom de collection de Gall — le savant qui créa la phrénologie — une seule tête est d'une capacité inférieure à la moyenne : c'est celle de Roquelaure de Bessuejoulo, évêque de Senlis, membre de l'Académie française, aumônier de Louis XV. Le crâne de cet homme médiocre ne mesurait guère que 1,365 centimètres cubes. Après Roquelaure, viennent un poète oublié, Alxinger, avec 1,505 centimètres, et le général autrichien Wurmser, toujours vaincu, avec 1,510 centimètres.

Puis viennent Jévénal des Ursins, 1,525 centimètres cubes ; Boileau, 1,690 cent. ; Gall, 1,692 cent. ; le maréchal Jourdan, 1,725 cent. ; l'abbé Gauthier, l'auteur célèbre des géographies élémentaires, 1,770 cent. ; Volta, l'homme à la pile, 1,850 cent. ; Spurgheim, 1,940 cent. Le crâne, le plus volumineux, est celui de Jean de La Fontaine qui ne mesure pas moins de 1,950 cent. cubes !

Il y a eu pourtant un crâne plus grand encore que celui de l'immortel fabuliste, — un crâne prodigieux, qui mesure 2,070 cent. cubes ! Ce crâne-là est au musée de Caen, et c'est celui d'un assassin qui fut guillotiné !

Il résulte de tout ceci que, si une grande intelligence demande un grand crâne, il est certain qu'un grand crâne n'implique pas une forte intelligence.

On pourrait citer à l'appui le cas de quelques écrivains qui sont aussi... « crânes » que possible, et de qui l'intelligence est évidemment d'une qualité et d'une quantité tout à fait inférieures !

Pauvre maman ! — Toto et Tata discutent.

Tata, le cadet, demande à Toto :

— Dis, Toto, est-ce que tu crois vraiment que les enfants sont apportés par des cigognes ?

— Allons donc ! c'est des bêtises, tout ça.

— Eh bien, maman le croit encore, tu sais.

Fondants. — Riri a reçu 20 centimes de sa maman pour aller acheter deux gros fondants qu'il a vus dans la vitrine d'un confiseur.

Il entre dans le magasin et se fait envelopper les deux fondants.

— Voici, mon garçon, dit la demoiselle ; c'est cinquante centimes.

Ebahissement de Riri. Mais il se remet bien vite et ne voulant pas laisser voir que la dépense dépasse ses moyens.

— Merci, mademoiselle, je regrette, mais ma bouche est trop petite pour ces fondants.

Kursaal. — Le succès de *Dollar Princesses* ne tarit pas. Et cela est juste. On ne saurait passer soirée plus agréable.

Une pièce amusante, pouvant être vue de tous, fort bien montée, interprétée de même par Mmes Ceska, Schneider et Franco, MM. Delesvaux, Ridon, Ramons, Legras, Niké et Nivert. De plus, une musique délicieuse, sentimentale, juste ce qu'il faut, et soulignée par une orchestration vraiment intéressante.

La salle est comble chaque soir. On y va, on y retourne. Demain, dimanche, matinée et soirée.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant, à **Bleienbach**.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO